

Chapitre II : les langues en contact

VI. La diglossie et les conflits linguistiques

Nous avons vu que le bilinguisme était pour Weinreich un phénomène individuel. C'est au bilinguisme social que va s'attaquer Ferguson lorsque, dans un article de 1959 [14], il lance le concept de *diglossie*, coexistence dans une même communauté de deux formes linguistiques qu'il baptise « variété basse » et « variété haute ». Pour l'illustrer, il prend quatre exemples : les situations arabophones (dialecte/arabe classique), la Grèce (demotiki/katharevousa), Haïti (créole/français) et la partie germanophone de la Suisse (suisse allemand/hochdeutsch). Et les situations de diglossie sont pour lui caractérisées par un ensemble de traits dont voici la liste :

- une répartition fonctionnelle des usages : on utilise la variété haute à l'église, dans les lettres, dans les discours, à l'université, etc., tandis qu'on utilise la variété basse dans les conversations familières, dans la littérature populaire, etc. ;
- le fait que la variété haute jouisse d'un prestige social dont ne jouit pas la variété basse ;
- le fait que la variété haute ait été utilisée pour produire une littérature reconnue et admirée ;
- le fait que la variété basse soit acquise « naturellement » (c'est la première langue des locuteurs) tandis que la variété haute est acquise à l'école ;
- le fait que la variété haute soit fortement standardisée (grammaires, dictionnaires, etc.) ;
- le fait que la situation de diglossie soit stable, qu'elle puisse durer plusieurs siècles ;
- le fait que ces deux variétés d'une même langue, liées par une relation génétique, aient une grammaire, un lexique et une phonologie relativement divergents.

Tout ceci lui permet de définir la diglossie comme « une situation linguistique relativement stable dans laquelle, outre les formes dialectales de la langue (qui peuvent inclure un standard, ou des standards régionaux), existe une variété superposée très divergente, hautement codifiée (souvent grammaticalement plus complexe), véhiculant un ensemble de littérature écrite vaste et respecté [...], qui est surtout étudiée dans l'éducation formelle, utilisée à l'écrit ou dans un oral formel mais n'est utilisée pour la conversation ordinaire dans aucune partie de la communauté » [15].

Quelques années plus tard, Joshua Fishman reprend le problème en élargissant la notion de diglossie [16]. Il distingue d'abord entre le bilinguisme, fait individuel, qui relève de la psycholinguistique, et la diglossie, phénomène social, puis ajoute qu'il peut y avoir diglossie entre plus de deux codes et, surtout, que ces codes n'ont pas besoin d'avoir une origine commune, une relation génétique. C'est-à-dire que n'importe quelle situation coloniale par exemple, mettant en présence une langue européenne et une langue africaine, relève de la diglossie. Restent les rapports entre bilinguisme et diglossie, que Fishman structure dans un tableau à double entrée.

Nous avons donc, selon Fishman, quatre situations polaires :

1 *Bilinguisme et diglossie* : tous les membres de la communauté connaissent la forme haute et la forme basse. C'est le cas du Paraguay (espagnol et guarani).

2 *Bilinguisme sans diglossie* : il y a de nombreux individus bilingues dans une société, mais on n'utilise pas les formes linguistiques pour des usages spécifiques. Ce serait le cas de situations instables, de situations en transition entre une diglossie et une autre organisation de la communauté linguistique.

3 *Diglossie sans bilinguisme* : dans une communauté sociale il y a répartition fonctionnelle des usages entre deux langues, mais un groupe ne parle que la forme haute tandis que l'autre ne

parle que la forme basse. Fishman cite ici le cas de la Russie tsariste (la noblesse parlait français, le peuple russe).

4 *Ni diglossie ni bilinguisme* : il n'y a qu'une seule langue, et cette situation n'est imaginable que dans une toute petite communauté.

La notion de *diglossie* a eu un important écho dans la sociolinguistique naissante, avant de prêter le flanc à un certain nombre de critiques, venant en particulier des chercheurs travaillant sur les créoles et sur le bilinguisme hispanique (surtout les sociolinguistes catalans). En effet, Ferguson comme Fishman avaient tendance à sous-estimer les conflits dont témoignent les situations de diglossie.

Lorsque Ferguson introduisait la *stabilité* dans la définition du phénomène, il laissait entendre que ces situations pouvaient être harmonieuses et durables. Or la diglossie, tout au contraire, est en perpétuelle évolution. Le cas de la Grèce, que Ferguson prenait comme l'un de ses exemples, est ainsi, trente ans après, complètement modifié : la variété « basse » de Ferguson, le grec démotique, est aujourd'hui langue officielle et l'ancienne variété « haute » ne sera bientôt qu'une langue morte.

De façon plus générale, l'histoire nous montre que très souvent l'avenir des variétés « basses » est de devenir variété « haute » (ce fut le cas des langues romanes, français, espagnol, italien, etc., face au latin). C. Ferguson est d'ailleurs revenu de façon critique sur son texte dans un article de 1991,

« Diglossia revisited » (*Southwest Journal of Linguistics*, vol. X, no1).

On a ainsi l'impression que le succès du concept de diglossie s'explique par le moment historique où il fut lancé. À l'époque des indépendances africaines, de nombreux pays étaient confrontés à une situation linguistique complexe : plurilinguisme d'une part et prédominance officielle de la langue coloniale d'autre part. Donnant un cadre théorique à cette situation, la diglossie tendait à la présenter comme normale, stable, à gommer le conflit linguistique dont elle témoignait, à justifier en quelque sorte qu'on n'y change rien (ce qui fut d'ailleurs le cas dans la plupart des pays décolonisés). Ces rapports entre science et idéologie ne sont pas chose rare, et nous présenterons dans le chapitre VI les problèmes qu'ils peuvent poser dans le cadre d'une politique linguistique.

VII. La sociolinguistique urbaine

La ville est le lieu par excellence de ces contacts de langues. L'urbanisation et les migrations font en effet converger vers les grandes cités des groupes de locuteurs qui viennent avec leurs langues et créent ainsi du plurilinguisme avant, parfois, de s'assimiler à la langue dominante.

Ces situations ont mené à une sorte d'urbanisation de la linguistique, à des études de terrain que l'on a classées sous l'étiquette générale de « sociolinguistique urbaine » et qui peuvent se ramener à trois grands courants.

Le premier concerne l'analyse des rapports entre les langues dans les villes plurilingues. Les études portent ici soit sur le corpus (la forme des langues dans la ville, les effets de l'urbanisation sur les langues par le biais d'emprunts, de régularisation des formes irrégulières, etc.), soit sur le statut (les rapports entre les langues, sur les marchés par exemple, l'apparition de langues véhiculaires), soit sur les deux (on lira sur ce point la description que j'ai donnée de la situation linguistique de la ville d'Alexandrie, en Égypte, dans *Essais de linguistique* [17]), s'intéressant donc à la gestion *in vivo* du plurilinguisme.

Le deuxième courant concerne la ville définie non pas par son éventuel plurilinguisme, mais par sa « mise en mots », par l'appropriation des lieux à travers la langue, avec un accent mis sur l'analyse du discours et plus récemment une approche interdisciplinaire, en particulier en

relation avec la géographie sociale. Cette approche, initiée par les travaux de Thierry Bulot [18], repose sur l'idée que l'espace n'est pas une donnée mais une construction sociale, que l'action humaine a une dimension spatiale, et que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, qu'ils finissent par devenir *la ville*. De ce point de vue, il faut signaler les travaux effectués sur les villes du Maghreb, en particulier sur la différence entre *urbains* et *citadins* [19], ou sur la façon dont leurs habitants se nomment (autodésignation) et nomment les autres (hétérodésignation) [20].

Le troisième courant concerne la ville considérée comme productrice lexicale : de nombreuses études portent par exemple sur le langage des jeunes dans les cités, les banlieues, sur le « verlan » pour ce qui concerne le domaine français, et sur les rapports entre ces comportements linguistiques et les problèmes d'intégration.

On peut s'interroger sur le bien-fondé d'une classification spécifique, sur l'intérêt de distinguer dans l'ensemble de la linguistique une « sociolinguistique urbaine », et nous verrons au chapitre V que ces phénomènes peuvent être mieux décrits et expliqués dans le cadre d'une analyse allant « de l'analogique au digital ». Mais il demeure que la ville sera dans les décennies à venir un enjeu linguistique important. Le taux d'urbanisation est en effet en croissance constante dans l'ensemble du monde. Pour la période récente, nous avons par exemple les chiffres suivants : 29,4 % d'urbanisation en 1950 (c'est-à-dire que 29,4 % de la population mondiale vivait dans les villes), 37 % en 1970, 43,6 % en 1990, 48,2 % en 2000. Et la hiérarchie des mégapoles est elle-même en mutation. New York, Tokyo, Shanghai ou Mexico étaient en tête à la fin du xxe siècle.

Or, selon les projections pour 2015, c'est-à-dire à court terme, si Tokyo restera la première mégapole du monde, avec 26 millions d'habitants, elle sera suivie de Bombay, Lagos, Dacca, São Paulo, Karachi, Mexico, New York, Jakarta, Calcutta, Delhi, etc. On trouve dans cette liste un grand nombre de villes plurilingues et, les zones les plus riches en langues (en Afrique, en Asie) étant en voie d'urbanisation rapide, on peut prévoir que le nombre de langues y diminuera. Nous avons là un indicateur fiable, un paramètre dont la validité a été maintes fois testée : la ville, et en particulier la capitale, est une grande dévoreuse de langues, elle attire des ruraux ou des provinciaux qui viennent à la fois y gagner leur vie et y perdre en quelques générations leurs langues. De ce point de vue, la linguistique (ou la sociolinguistique) urbaine (ou s'intéressant à la ville) devrait dans l'avenir se pencher sur ces mégapoles, car c'est là que se manifestent le plus les contacts de langues, c'est là que se jouera dans l'avenir à la fois la disparition de langues et l'éventuelle apparition de nouvelles langues.

Notes

[1] Uriel Weinreich, New York, 1953 ; républié chez Mouton, La Haye, 1963, *Languages in Contact*, p. 1.

[2] Uriel Weinreich, *Languages in Contact*, p. 15.

[3] Christine de Heredia, « Le français parlé des migrants », *J'cause français, non*, Paris, La Découverte, 1983, p. 101.

[4] Jean-François de Pietro, « Vers une typologie des situations de contacts linguistiques », *Langage et Société*, n° 43 mars 1988.

[5] Elena Silvestri, « Choix de langues et rôles discursifs dans une conversation familiale italo-canadienne », *Plurilinguismes*, n° 11 1990, p. 75-90.

[6] Monica Heller, « Negotiations of Language Choice in Montreal », in John Gumperz, *Language and Social Identity*, Cambridge University Press, 1982, p. 108-118.

- [7] Robert Chaudenson, *Créole et enseignement du français*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 164-166.
- [8] Derek Bickerton, *Roots of Language*, Ann Arbor, 1981.
- [9] Enquête non publiée de Martine Dreyfus, Dakar, 1986.
- [10] Voir Louis-Jean Calvet, *Les Langues véhiculaires*, Puf, coll. « Que sais-je ? », n° 19161981.
- [11] *Ibid.*, p. 78.
- [12] Paul Nzété, *Le Lingala de la chanson zaïro-congolaise de variétés*, thèse d'État, Université René-Descartes, Paris, 1991.
- [13] Ndiassé Thiam, « L'évolution du wolof véhiculaire en milieu urbain sénégalais ; le contexte dakarois », *Plurilinguismes*, n° 2 Paris, 1990.
- [14] Charles Ferguson et Diglossia, *Word* 1959, 15 ; cité ici dans Giglioli, *Language and Social Context*, 1972.
- [15] Ferguson, « Diglossia », p. 245.
- [16] Joshua Fishman, « Bilingualism With and Without Diglossia, Diglossia With and Without Bilingualism », *Journal of Social Issues* 1967, 32
- [17] Louis-Jean Calvet, *Essais de linguistique*, Paris, Plon, 2004.
- [18] Thierry Bulot, « La sociolinguistique urbaine : une socio-linguistique de crise ? Premières considérations », in *Lieux de ville et identité*, vol. I, Paris, L'Harmattan, coll. « Marges linguistiques », 2004.
- [19] Voir Messaoudi L., « Parlers citadins, parlers urbains. Quelles différences ? », Cádiz, *5th Aida Conference* 2002, et T. Bulot et L. Messaoudi (dir.) *Sociolinguistique urbaine, frontières et territoires*, Éditions Modulaires Européennes, 2003.
- [20] Ibtissem Chachou, « L'auto-désignation et l'hétéro-désignation comme procédés langagiers de ségrégation urbaine : le cas de la ville algérienne de Mostaganem », in *Synergies Algérie*, n° 152012.